

Gens de passage *Les Estivants*

Marie-Christiane Hellot

Numéro 83 (2), 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25425ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hellot, M.-C. (1997). Compte rendu de [Gens de passage : *Les Estivants*]. *Jeu*, (83), 38–43.

MARIE-CHRISTIANE HELLOT

Gens de passage

Ils avancent lentement, disposés en fer de lance, une jeune femme ouvrant ce cortège digne et solennel. On dirait une procession de pénitents ou le défilé de silencieux manifestants. Mais au son d'une musique de fête populaire, voilà la petite troupe étrange et inquiétante à la débandade, piaillant comme des écoliers à la sortie de l'école, au premier jour des vacances.

La signification de la mise en scène de Serge Denoncourt est déjà tout entière dans cette ouverture : la marche inexorable de l'Histoire et les multiples petites histoires de ces individus égoïstes, légers et inconséquents qui prétendent la faire ou, au contraire, cherchent à l'oublier. Pour le spectateur de 1997 comme pour le maître d'œuvre de cette production, le sens (dans les deux sens du mot, si on me passe le calembour) de toutes ces destinées est clair : ces êtres sortis de l'ombre qui se dirigent gravement vers nous puis se dispersent dans le désordre, sont embarqués dans une marche historique, même s'ils ne savent pas ou ne veulent pas voir où celle-ci les mènera.

Pour l'auteur lui-même, qui a exprimé dans ces personnages les rêves et les déceptions de l'intelligentsia des années 1900, la fin de la pièce – et de l'été et des vacances – sonne davantage comme la fin des illusions. Et dans l'édition de Christian Bourgois¹, c'est le cynique Chalimov qui a le dernier mot après le départ de Varvara pour la vraie vie : « Mon ami, tout cela est tellement petit... Les gens, les événements... Sers-moi du vin ! Tout ça...

Tellement rien... mon ami... » Rien de « tout cela » n'annonce vraiment les lendemains qui chantent dont rêve la généreuse Maria ! Paradoxalement, la Russie et le « groupe littéraire démocratique » suggèrent au jeune « dissident », si je peux me permettre cet anachronisme, des pièces « petites-bourgeoises » comme *les Estivants*, alors que, deux ans plus tard à peine, le contact avec le capitalisme et un séjour en sol américain lui inspireront sa grande œuvre « prolétarienne² », *la Mère* (1906).

Les Estivants

TEXTE DE MAXIME GORKI ; TEXTE FRANÇAIS : PIERRE-YVES LEMIEUX. MISE EN SCÈNE : SERGE DENONCOURT, ASSISTÉ DE GENEVIÈVE LAGACÉ ; DÉCOR : MICHEL GAUTHIER ; COSTUMES : LUC J. BÉLAND ; ÉCLAIRAGES : MICHEL BEAULIEU ; MUSIQUE : LARSEN LUPIN ; ACCESSOIRES : LOUISE CAMPEAU ; MAQUILLAGES : FLORENCE CORNET ; PERRUQUES : RACHEL TREMBLAY. AVEC OLIVIER AUBIN (UN HOMME), ANNICK BERGERON (VARVARA MIKHAILOVNA), LUC BOURGEOIS (NICOLAS ZAMYSLOV), LISE CASTONGUAY (OLGA ALEXÉEVNA), LORRAINE CÔTÉ (YOULIA FILIPPOVNA), SOPHIE DION (SONIA), BENOÎT GOUIN (VLAS TCHERNOV), JEAN GUY (POUSTABAÏKA, LE GARDIEN), ROGER JOUBERT (ALINEA), SOPHIE LABELLE (UNE FEMME), ROBERT LALONDE (YAKOV CHALIMOV), MICHEL LAPERRIÈRE (KYRILLE DOUDAKOV), JACQUES LEBLANC (PAVEL RIOUMINE), JEAN-SÉBASTIEN OUELLETTE (ZIMINE), JACK ROBITAILLE (SERGUEÏ BASSOV), PAUL SAVOIE (PIOTR SOUSLOV), LÉNIE SCOFFIÉ (SACHA), MONIQUE SPAZIANI (CALÉRIE) ET LOUISE TURCOT (MARIA LVOVNA). COPRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT ET DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE, PRÉSENTÉE AU MONUMENT-NATIONAL DU 18 MARS AU 12 AVRIL 1997.

1. Maxime Gorki, *les Estivants*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1994. Toutes les citations que je donne de la pièce sont tirées de cette édition.

2. C'est le qualificatif que Nina Gourfinkel donne à la plus célèbre de toutes les œuvres de Gorki dans sa monographie publiée en 1954 au Seuil dans la collection « Écrivains de toujours ».

Nouveaux riches d'hier et d'aujourd'hui

C'est que le Gorki de 1904 est d'abord un artiste, généreux et sensible mais inquiet, pas encore l'homme politique qu'on le poussera à devenir. Et, en 1997, quatre-vingts ans après le grand nettoyage qui était censé purger les âmes et les institutions, ce sont surtout les paroles hésitantes et les gestes douloureux de ces pauvres devenus riches qui nous touchent.

Spectateurs d'un siècle finissant dans l'incertitude, héritiers de tant de luttes vaines et de tant d'espoirs déçus, plus encore que Maria Lvovna, l'ardente révolutionnaire, la pure, la droite, la juste, à laquelle Louise Turcot prête concentration et détermination, c'est Varvara qui nous émeut avec sa vie immobile, presque inutile, ses angoisses imprécises et ses rêves de départ, si proche, dans l'interprétation frémissante qu'en donne Annick Bergeron, des « mouettes » de Tchekhov. Et, avouons-le, nous nous reconnaissons davantage dans la recherche de confort et de jouissance matérielle de Souslov et de Bassov que dans le fervent discours de la philanthrope doctoresse. La véritable actualité de ce beau texte, ce qui fait de nous des frères de Rioumine, le viveur, du cynique Chalimov, de la lucide Youlia, même de la prétentieuse Calérie, de tous ces gens un peu veules mais sympathiques, c'est qu'ils sont tous installés, comme nous, dans une aisance récente, qu'ils savent précaire, vivant sans trop de remords sur

Annick Bergeron, Jack
Robitaille, Michel Laperrière,
Lise Castonguay et Monique
Spaziani dans *les Estivants*
(Théâtre du Trident/TNM,
1997). Photo : Daniel Mallard.



la pauvreté des autres. Maria Lvovna est leur conscience, mais pour ne pas l'entendre, ils ridiculisent ses prêches de mère exemplaire. Pour un peu, nous autres, spectateurs, nous dirions, comme la sensuelle Youlia : « Je l'aime mais... elle me fait peur... elle est si dure, si pure... » Le riche et brave Alinéa est vieux, et l'interprétation qu'en donne Roger Joubert est drôle, mais caricaturale, ce qui enlève de la densité psychologique à cet étonnant personnage. Vlas est trop jeune et pas assez riche pour qu'on le prenne au sérieux, et, Lorenzaccio au petit pied, il s'arrange pour dissimuler sous des pitreries quelques caractéristiques de l'humanité en général et de cette génération d'intellectuels russes en particulier, du type : « Je suis trop grand pour les petites choses et trop petit pour les grandes causes. » Quant à la radieuse Sonia, on souffre à l'avance à l'idée qu'elle va devoir entrer dans un des destins illustrés par ses aînées !



Les Estivants, Théâtre du Trident, 1997. Sur la photo : Sophie Dion, Roger Joubert et Lorraine Côté. Photo : Daniel Mallard.

Le « procès » de Gorki

Le rapprochement entre ces estivants russes du début du siècle et nous, « gens de passage » de sa fin, a cependant des limites. Dans le programme du TNM, Serge Denoncourt donne le conseil suivant au spectateur : « Oubliez que nous connaissons la fin de l'histoire, que nous connaissons les échecs et les erreurs de l'après-révolution. Entendez ce texte dans ses demandes plutôt que dans sa finalité historique. » Ce conseil-là, je l'ai d'autant mieux suivi que le Gorki que j'avais en tête le soir où j'ai vu la pièce, c'était le narrateur des pathétiques *Enfances*, de l'inoubliable *Mère*, relayé par le peintre inspiré des *Bas-fonds* que le même TNM et Yves Desgagnés nous ont offerts en 1994. Je veux bien voir dans *les Estivants*, comme le traducteur Pierre-Yves Lemieux le suggère, des « Beaux Dimanches russes ». C'est une opinion communément admise qu'il y a une parenté entre les dramaturges québécois et le théâtre russe. Il est vrai que ces êtres sans illusions, qui parlent beaucoup et agissent peu, ne sont pas sans évoquer des personnages du théâtre québécois d'avant Tremblay, chez Dubé ou Loranger surtout (la Gertrude d'*Encore cinq minutes*, par exemple). Sauf que l'exercice suggéré par Denoncourt – et le retour à la biographie de Gorki – m'ont plutôt fait mesurer à quel point nos conflits mous et nos inquiétudes économiques nous situent à des années-lumière des drames sanglants et des dilemmes déchirants vécus par l'intelligentsia russe, celle même qui, dans *les Estivants*, vit un de ses derniers étés avant le grand automne soviétique. Essayer d'imaginer Maria Lvovna quelque vingt ans après la pièce est effrayant, tellement elle ressemble à ces intellectuelles amies de l'écrivain victimes des purges successives des nouveaux maîtres de la Russie.

Il ne s'agit pas, évidemment, d'instruire le procès de Gorki. Ce serait ridicule et prétentieux. Au contraire, penser que le généreux humaniste qui rêve à un homme meilleur en même temps que la fraîche Sonia : « Il sera un frère pour moi... Il est un peu brutal, tu lui apprendras la douceur, il y a tant de tendresse en toi... tu lui apprendras à travailler avec amour comme toi tu travailles. [...] Notre vie sera belle [...] pleine de compréhension, d'éclat et de bonheur », se dire que l'intrépide orateur qui, par la bouche de la véhémence Maria, reproche leur égoïsme à ses frères intellectuels : « Nous ne pouvons pas rester ce que nous sommes, mes amis ! Nous, enfants de blanchisseuses, de cuisinières, enfants d'ouvriers vigoureux, nous devons devenir autre chose. Jamais dans l'histoire de notre pays il n'avait existé une génération de gens cultivés qui soit liée au peuple par le sang. Ce lien du sang devrait nous donner le désir ardent de transformer, de refaire, d'illuminer la vie de ceux qui vivent à nos côtés et qui, eux, s'échinent à travailler quotidiennement dans des lieux obscurs et insalubres... », savoir que cet homme admirable, littéralement sorti de l'ombre à force de courage et d'intelligence, est le même qui figure sur maintes photos, déjà embaumé dans la légende soviétique, aux côtés de Staline, tout cela fait froid dans le dos. Et donne à réfléchir sur le type de choix que peut être amené à faire un intellectuel de bonne volonté dans des époques plus violentes que le tiède néo-libéralisme de notre fin de siècle à nous. Au prix de quelles compromissions conscientes ou inconscientes Gorki a-t-il réussi à survivre dans cette effrayante catastrophe intellectuelle qui engloutit tant de ses amis, penseurs, artistes, écrivains ? Et, d'ailleurs, a-t-il vraiment survécu ? Un livre récent vient ranimer l'hypothèse que Gorki aurait été assassiné sur l'ordre de Staline, qu'il aurait mieux servi mort que vivant³.

L'auteur des *Estivants*

Mais reportons-nous en 1904, au moment où le jeune Alexei Maximovitch Pechkov, né en 1868 à Nijni-Novgorod, devenu Gorki, « l'Amer », dès la publication de sa première nouvelle, termine cette peinture critique de l'intelligentsia enrichie, « issue du peuple », mais oublieuse de ses origines, des « estivants, des gens de passage dans [leur] propre pays », selon l'expression de Varvara.

Voilà désormais une dizaine d'années qu'il écrit, et une bonne partie de son œuvre est derrière lui. Il est célèbre, adulé et connaît l'aisance pour la première fois depuis qu'il est né. Il n'a que trente-six ans, mais il a déjà tout vécu. Quoique issu de familles d'artisans et de petits-bourgeois, il a connu une enfance misérable, à la Dickens, et s'est péniblement arraché à un milieu brutal et analphabète. Les métiers qu'il a pratiqués ou côtoyés, on en retrouve l'écho dans l'atelier de blanchisserie où Varvara a grandi, dans le fastidieux emploi de clerc de notaire qui semble autant ennuyer le jeune Vlas que le Gorki de vingt-quatre ans. Il a promené son formidable appétit de vivre sur toutes les routes de Russie, et l'amour de la mère patrie éclabousse de lyrisme toute son œuvre : « La nature, les forêts, les arbres... le foin... J'aime la Nature ! *Soudainement triste*. Et les gens aussi... J'aime mon pays, immense, absurde, pauvre... Ma Russie », s'écrie Bassov, un peu émêché, il est vrai. Gorki est alors un homme séduisant et complexe, à l'image de ses personnages. Et qui sait s'il ne nous parle pas directement à travers l'explosion verbale du sombre Souslov : « [...] je tiens

3. Arcadi Vaksberg, *le Mystère Gorki*, traduit du russe par Dimitri Seseman, Paris, Albin Michel, 1997.

à vous dire que si nous ne vivons pas comme vous l'entendez, très chère Maria, c'est parce que nous avons nos raisons ! Nous avons trop connu la misère et la faim dans notre jeunesse pour ne pas avoir, à l'âge mûr, l'envie de bien boire et de bien manger... et puis de nous reposer... L'excès, c'est la récompense offerte à notre jeunesse, à notre faim, à nos souffrances passées. » La fièvre créatrice qui dévore Gorki dans la première décennie du siècle va lui attirer les foudres de la censure, lui valoir la prison et l'exil, mais paradoxalement le soustraire définitivement à la pauvreté et à la condition populaire qui sont son lot depuis que son grand-père l'a envoyé gagner sa vie, à dix ans.

Est-ce une conséquence de sa fonction de poète officiel du régime soviétique ? On a parfois réduit Gorki à son rôle de chantre des vertus prolétariennes, et son œuvre littéraire, son théâtre surtout, sont un peu occultés par la gloire de ses grands devanciers, Dostoïevski et Tolstoï, et par l'immense succès de Tchekhov en Europe. Subjugué par la personnalité imposante de Tolstoï, qu'il appelle « le vieux sorcier », Gorki est, au fond, aux antipodes du grand seigneur spiritualiste et végétarien, mais partage avec lui un sens fondamentalement religieux du monde et un amour exclusif de la patrie. Avec l'auteur des *Possédés*, par contre, Gorki entretient une relation passionnée et contradictoire. Ils ont la même vision de l'homme russe, faible, tourmenté, incertain, mais aspirant ardemment à un monde meilleur.



C'est évidemment avec Tchekhov, son aîné de huit ans seulement, que Gorki le dramaturge a le plus d'affinités. *Les Estivants* sont créés à Saint-Petersbourg en 1904, quelques mois après la mort de Tchekhov, à laquelle la pièce fait allusion, mais plusieurs des œuvres de Gorki seront montées au Théâtre d'Art, à Moscou, par le célèbre tandem de Stanislavski et de Némirovitch-Dantchenko, artisan des grandes réussites de l'auteur de *la Cerisaie*. Le milieu dépeint par Tchekhov est celui de l'aristocratie et de la bourgeoisie, mais ses personnages, figés dans la même attente, ont le même romantisme déchirant que ceux de Gorki. L'art du dialogue, des monologues parallèles, plutôt, est voisin chez les deux dramaturges, réaliste et impressionniste à la fois, avec des courtes phrases constamment laissées en suspens, rythme hésitant et naturel parfaitement rendu par l'ensemble de la distribution retenue par Denoncourt. Dialogues syncopés et hésitants qui faisaient douter Gorki de ses dons de dramaturge (comme Tchekhov, d'ailleurs), d'où les innombrables retouches et versions des *Estivants*, étalées sur deux ans, alors qu'il s'agit probablement là d'un des aspects les plus modernes de la pièce, et peut-être de l'élément le plus marquant de son actualité.

Le thème et le cadre des *Estivants* sont particulièrement tchékhoviens : dans des dachas cernées par la forêt (le magnifique décor de Michel Gauthier, barré par des bouleaux hauts et droits dont on ne voit que les troncs, crée un sentiment d'urgence et



Louise Turcot (Maria Lvovna)
et Annick Bergeron
(Varvara). Photo : Daniel
Mallard.

il est difficile de ne pas lire une métaphore des bourrasques révolutionnaires. Plusieurs scènes sont d'une saisissante beauté, alliant jeux de lumière et effets de groupe, en particulier celle où tous suivent dans un silence ponctué de petits cris l'évolution du cerf-volant de Sonia, également la magnifique finale où les personnages comme éclaboussés par la lumière rasante du soleil couchant paraissent regarder mourir le monde.

C'est ce superbe langage scénique, mais aussi la qualité de la distribution, son équilibre entre les personnages sensibles et tourmentés et les rôles comiques (confiés à Roger Joubert et à Lénie Scoffié, à Benoît Guoin, également) qui donnent à l'interprétation très personnelle de Serge Denoncourt une facture à la fois classique et romantique. Classique par sa lecture resserrée autour des principales figures en une unité de temps (l'été) et de lieu (les datchas et la forêt), romantique par cette action qui n'est faite que du temps qui passe, pour rien, ou presque, cette atmosphère de désespoir impuissant et complaisant. Cet été qui s'achève est à l'image du monde dont Gorki semble pressentir, craindre et souhaiter tout à la fois l'écroulement, et où Denoncourt semble voir de multiples signes qui lui permettent d'interpréter la fin du nôtre. j

d'enfermement), des familles passent l'été. L'atmosphère est faite de légèreté et d'angoisse. Ils prennent le thé, boivent de la vodka, jouent aux échecs. La vie est quotidienne et oppressante. Ils font des pique-niques, organisent une fête de charité, récitent des vers décadents. Ils s'ennuient, comme Varvara ou Vlas, d'une autre vie plus juste et mieux remplie, ils attendent, mais arrive Chalimov et, alors, il n'y a plus rien à espérer pour la vibrante Varvara dont Annick Bergeron rend si finement le désir sans but et l'espoir sans visage. Ils se font souffrir les uns les autres, mais sont au fond incapables de vivre solitaires. Et la vie passe, comme l'été et comme ces feuilles dont Denoncourt a parsemé la scène, tandis qu'une mélodie nostalgique vient régulièrement évoquer le bonheur impossible.

Plusieurs critiques l'ont remarqué : *les Estivants* sont une œuvre crépusculaire, comme si les personnages ne se mettaient à vivre qu'à la tombée du jour. Serge Denoncourt en a fait la fin d'un monde. Les personnages sont alignés au salon comme s'ils étaient au spectacle ou blottis sur leurs petites chaises comme des « oiseaux d'automne » avant le grand départ, à la fois nombreux et isolés comme des notes sur une portée, ou bien balayés comme feuilles mortes par un vent d'automne, dans lequel